

French and Indian War

Denis Vaugeois

Number 99, 2009

La guerre de la conquête

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaugeois, D. (2009). *French and Indian War*. *Cap-aux-Diamants*, (99), 23–27.

FRENCH AND INDIAN WAR

PAR DENIS VAUGEOIS

« Deux nations assez semblables pour éprouver les mêmes ambitions », écrivait l'historien Guy Frégault dans le premier chapitre de son remarquable essai intitulé *La guerre de la Conquête* (Fides, 1955, p. 25). À son avis, la France et l'Angleterre s'affrontent « pour dominer et n'être pas dominées » tant en Europe qu'en Amérique. « Tout est lié : politique, économie, société, situation géographique; gouvernements, grandes affaires, classes sociales, parti et groupes d'intérêt ». Frégault prépare sa conclusion. Pour la Nouvelle-France, l'issue de ce conflit sera bel et bien une conquête.

En 1755, les forces en présence ont peut-être les mêmes objectifs, mais elles sont terriblement disproportionnées. Une colonie française peuplée de tout au plus 80 000 habitants, réparties sur un immense territoire qui s'étend de la vallée du Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, tient tête à treize colonies britanniques installées sur la côte atlantique, entre les Appalaches et la mer depuis le Massachusetts jusqu'à la Géorgie. Celles-ci comptent alors un million et demi d'habitants dont quelque 300 000 esclaves d'origine africaine. Principalement de religion protestante, cette société est dominée par l'activité agricole et le commerce transatlantique. Pour sa part, la Nouvelle-France est unie sous une seule autorité politique et doit son expansion à la traite des fourrures; elle encercle ni plus ni moins ses voisins britanniques.

RAPPORT DE UN CONTRE VINGT

Le déséquilibre entre les deux systèmes coloniaux apparaît dès le début. En 1663, au moment de la mise en place d'un gouvernement royal, la Nouvelle-France compte environ 2 500 habitants comparativement à 100 000 dans les colonies britanniques. Le régiment de Carignan, la venue des filles du roi, l'action de l'intendant Jean Talon provoquent une accélération du peuplement, mais l'écart est déjà insurmontable. En 1715, c'est 20 000 contre 430 000; ce rapport de un contre vingt durera jusqu'au traité de Paris (1763). Tandis que l'Angleterre laisse partir ses gens par milliers dans un contexte de crises politiques et religieuses, la Nouvelle-France reçoit ses immigrants au compte-gouttes. En plus, le pays d'accueil est rude; peu de familles immigreront.

En Nouvelle-Angleterre, les Indiens ont été très tôt décimés par les épidémies et ceux qui restent sont repoussés par les colons britanniques. À l'arrivée de Samuel de Champlain en

compagnie de François Gravé Du Pont, en 1603, les premiers contacts sont cordiaux. Le terrain a été bien préparé par Gravé Du Pont qui fréquente le Saint-Laurent depuis une bonne vingtaine d'années. Des alliances s'esquissent entre Français et Indiens (après les Micmacs et les Malécites, ce sont les Montagnais, les Etchemins, les Algonquins et les Hurons); elles ne cesseront de se développer à la faveur de la traite des fourrures. Dès le début, à l'ouest de Montréal, le métissage s'impose. En moins d'un siècle, les Français sont présents dans la région des Grands Lacs, au pays des Illinois et ne tardent pas à atteindre l'embouchure du Mississippi.

En 1701, à Montréal, petite ville de 3 000 habitants environ, les Français réunissent les repré-



Le choix d'Hercule. Les habitants des Treize Colonies ont des lettres. Ils connaissent leurs classiques. En mars 1758, la guerre de Sept Ans bat son plein en Amérique. Britanniques et Français ont conscience de l'importance des Indiens. À l'image des Européens, ceux-ci appartiennent à diverses nations, parlent des langues différentes et ont souvent des intérêts divergents. Ce bois gravé qui ornait la page frontispice d'un périodique appelé *The American Magazine* montre un Indien costaud, apparemment amusé d'être courtoisé. À sa droite, un Britannique coiffé d'un chapeau tricorne, habillé d'un long manteau, portant sous le bras un rouleau de tissu, brandit un livre ouvert (sans doute une Bible); à sa gauche, un Français dont le manteau est orné de fourrures tend un tomahawk. Appuyé sur un long fusil, l'Indien a bien raison de sourire. *Prævalet æquior*, que le plus juste l'emporte. Ce bois gravé a une force d'évocation extrêmement puissante. L'artiste a puisé dans la mythologie et s'est inspiré d'un Hercule sollicité par deux femmes majestueuses, Vénus et Minerve, la séduction et la sagesse, aussi l'amour et la guerre. Appartiendra-t-il aux diverses nations indiennes de décider du sort de l'Amérique? (Library of Congress. Aussi Denis Vaugois. *La fin des alliances franco-indiennes*. Montréal, Boréal, 1995, p. 181).



■ L'attaque de Deerfield. L'histoire d'Eunice Williams est entrée dans la légende. Captive des Iroquois, elle a choisi de vivre parmi eux. Elle a fait comme des centaines d'autres Européens faits prisonniers à la suite de raids sanglants dirigés contre des postes frontaliers des colonies britanniques : Corlaer, Salmon Falls, Casco, Falmouth, Durham, Haverhill et le plus tristement célèbre, Deerfield (1704). (John Williams, *Redeemed Captive Returning to Zion*. Thomas Dickman, Greenfield, Mass., ed., 1800).

sentants d'une quarantaine de nations indiennes qui proviennent principalement de l'intérieur du continent. Coureurs des bois, missionnaires et militaires ont bien travaillé. Ils ont convaincu près de 1 300 délégués de prendre la route malgré une épidémie de variole qui sévit.

Après des débuts marqués d'affrontements violents, Français et Iroquois se sont rapprochés. En 1633, 1645, 1653 et à Québec en 1665, grâce cette fois à l'action de Garakontié, chef onnontagué, des accords se concluent. En 1667, la menace des militaires de Carignan permet de franchir une nouvelle étape. Des Iroquois, sous l'influence des missionnaires, acceptent de se fixer autour de Montréal, de devenir des « domiciliés », tout comme des Hurons l'ont fait près de Québec.

Les « domiciliés », « Gens du Sault », « Gens de la Montagne », sont bien entendu aux côtés des Français à l'été 1701 pour accueillir leurs frères ojibwés, outaouais, pouteouatamis, illinois, renards (outagamis), sioux, mascoutens, miamis, winnebagos, folles avoines (malominis), sauks (sakis), nepissingues, algonquins, abénaquis, etc. prêts à se réconcilier avec les Onneiouts, les Onnontagués, les Goyogouins, les Tsonontouans et les Agniers, lesquels arriveront en retard, mais signeront le traité de paix à la suite de tous les autres. Cette grande réconciliation était le fruit d'années de travail et de diplomatie franco-indienne. Un personnage domine l'événement : Kondiaronk qui a su vaincre les dernières résistances, mais non une maladie qui lui sera fatale.

LA NOUVELLE-FRANCE DOMINE GRÂCE AUX ALLIANCES FRANCO-INDIENNES

Les alliances franco-indiennes ont été la force de la Nouvelle-France. L'action combinée

des Canadiens et des Indiens ont semé la terreur dans les établissements de la Nouvelle-Angleterre. Pour un massacre de Lachine (1689), il y eut des dizaines de raids meurtriers contre de petits postes frontaliers : Corlaer, Salmon Falls, Casco, Falmouth, Durham, Haverhill et le plus tristement célèbre, Deerfield (1704). À deux reprises (1690 et 1711), les Anglo-Américains tentent une offensive contre la Nouvelle-France. Ils sont exaspérés par ce danger constant que font planer sur leurs établissements Canadiens et Indiens.

Méfiez-vous des rapports officiels, écrira Louis-Antoine de Bougainville en février 1758 (Louis-Antoine de Bougainville, *Écrits sur le Canada*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2005, p. 391). Ces faits d'armes n'ont rien de glorieux. « Des forts enlevés l'épée à la main? Pure fiction! Ni forts ni assaut : la surprise la nuit, le feu, les cris de l'enfer, une terreur panique; voilà tout, et c'est assez pour entretenir cette inconcevable frayeur que les Anglais ont des sauvages, les plus lâches de tous les hommes pour qui les méprise, les plus redoutables à qui les craint ». Et « les Canadiens sont plus cruels que les Sauvages mêmes », aux dires des Anglais (p. 302). Ces Canadiens constituant « le peuple le plus indocile et le plus indépendant » (p. 391). « Ils sont braves, poursuit Bougainville, leur genre de courage, ainsi que les Sauvages, est de s'exposer peu, de faire des embuscades; ils sont fort bons dans le bois, adroits à tirer; ils se battent en s'éparpillant et en se couvrant de gros arbres... » (p. 82).

Sans avoir perdu de combats en Amérique, à l'exception de la prise de Port-Royal en 1710, les Français cèdent en 1713 la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie. Est-ce l'air qu'on respire à Utrecht, lieu de signature des traités qui mettent fin à la guerre de Succession d'Espagne, qui amène

ne les Britanniques à se souvenir de cette chaîne du « Covenant » convenue entre Hollandais et Agniers (Mohawks) en 1643, renforcée deux ans plus tard et reprise par les Britanniques en 1677? On raconte que des liens particuliers ont longtemps existé entre Iroquois et Hollandais. Quoi qu'il en soit, les Britanniques rappellent dans l'article XV du traité d'avril 1713 leurs liens particuliers avec les « cinq nations ou cantons des Indiens soumis à la Grande-Bretagne » (cinq nations devenues six par la suite). Le territoire en question est décrété zone neutre où « les uns et les autres jouiront d'une pleine liberté de se fréquenter pour le bien du commerce ». « Les uns et les autres », c'est-à-dire « les sujets & amis de la France ou de la Grande-Bretagne ».

L'expansion de la présence française et le renforcement constant des alliances franco-indiennes multipliaient les points de contact et d'affrontement. Pierre de Rigaud de Vaudreuil, pour un, ne manquait pas d'inciter ses alliés indiens à répandre la terreur dans les Treize Colonies. Celles-ci tentaient bien de se protéger, en particulier par la construction de forts. Mais ceux-ci devenaient plutôt des cibles pour les Indiens. Les colons américains avaient de plus en plus l'impression de vivre une guerre permanente. Ils rêvaient d'une *last French and Indian War*.

À l'été 1754, des accrochages qui auraient pu être sans lendemain survinrent dans la région de l'Ohio. Au cours des années précédentes, les Français avaient cherché à réaffirmer leur juridiction sur ce territoire nettement visé par ce fameux article XV. En 1749, Pierre-Joseph Céloron de Blainville, à la tête d'un détachement de plus de 200 hommes, composé de soldats réguliers, de miliciens canadiens et de quelques Indiens, constata la présence de marchands anglais établis à des endroits stratégiques au sud du lac Érié dont George Croghan et Christopher Gist.

À la même époque, des entrepreneurs de la Virginie, enrichis par le commerce du tabac, jugèrent qu'il était temps pour eux d'élargir leurs activités et fondèrent la Ohio Company. Le jeune George Washington fut envoyé en mission d'arpentage. Les Français, de leur côté, avait commencé à ériger une chaîne de forts : Presqu'île sur le lac Érié, puis Le Bœuf et Venango érigés sur des rivières du même nom. Prochaine étape prévue, un endroit appelé les Fourches, situé à la rencontre des rivières Allegheny et Monongahela où elles se fondaient pour donner naissance à l'Ohio, nommée la Belle Rivière, longue de 1 500 kilomètres conduisant au Mississippi. Depuis un demi-siècle, les Français utilisaient plutôt la route de la baie des Puants par la rivière des Renards ou le portage de Chicago et la rivière des Illinois pour atteindre le Mississippi, mais ce n'était pas une raison pour laisser l'Ohio sous le contrôle de la concurrence, surtout que les marchands britanniques pratiquaient de meilleurs prix.

En décembre 1753, Washington est envoyé en mission au fort Le Bœuf où un commandant d'ex-

périence, Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre, se moque gentiment de son inexpérience et de son faible pour la boisson. Le défi que soulèvent les positions françaises ne lui échappe pas pour autant. Il sonne l'alarme, dresse une carte inquiétante de ce qu'il a vu. De nouveau en mission, quelques mois plus tard, il est averti par ses guides indiens de la proximité d'un petit détachement français. Il le fait encercler. Dix Français sont blessés. Leur commandant, Joseph-Coulon de Villiers, sieur de Jumonville, tente de lire la sommation préparée par Claude-Pierre



La paix de Montréal. Ce fier capitaine de la nation des Illinois représente un de ces nombreux chefs indiens présents à la Grande Paix de Montréal en 1701. En cette occasion, les Indiens domiciliés de la région de Montréal se firent les hôtes, avec le gouverneur Louis-Hector de Callière, des délégués de près de 40 nations ojibwés, outaouais, pouteouatamis, illinois, renards (outagamis), sioux, mascoutens, miamis, winnebagos, folles avoines (malominis), sauks (sakis), nepissingues, algonquins, abénaquis, etc., prêts à se réconcilier avec les Onneiouts, les Onnontagués, les Goyogouins, les Tsonontouans et les Agniers qui arriveront en retard mais signeront le traité de paix à la suite de tous les autres. Malgré sa faible population d'à peine 15 000 personnes, la Nouvelle-France est en pleine expansion. L'ampleur de son réseau d'alliances l'y autorise et la dynamique même de la traite l'y entraîne. Pierre Le Moine d'Iberville plaide en faveur de l'occupation de la Louisiane; il sera entendu, mais un « colosse aux pieds d'argile » se met en place. (Louis Nicolas. *Codex canadiensis*. Éditions du Bouton d'or, 1974).

« Apportez-moi des scalps et le roi, mon maître, vous récompensera », déclare cet officier britannique à un Indien qui vient de lever la chevelure d'un soldat français. Caricature, vers 1754. (Bibliothèque du Congrès, Washington).



Pécaudy de Contrecoeur, le commandant du fort Duquesne. Washington n'a pas le contrôle de sa troupe. Jumonville est achevé par Tanaghrissen, un chef mingos.

Assiégé au fort Necessity, quelques semaines plus tard, Washington signera un acte de reddition dans lequel il admet être responsable de l'assassinat de Jumonville.

Pendant ce temps à Albany, des représentants de sept colonies se réunissaient pour tenter de dégager une stratégie commune. Benjamin Franklin avance l'idée d'une union des Treize. Tous se disent favorables, mais aucun représentant ne vote en faveur. Au moins, on convient de se rendre à l'invitation des Indiens qui leur reprochent de ne pas avoir de positions communes à leur endroit. Invités à renouveler la chaîne du « Covenant », les Iroquois, qui cherchaient à s'imposer comme intermédiaires entre les Américains et les autres nations indiennes, réclament un interlocuteur responsable. Ils ont même un candidat à suggérer. Les délégués conviennent également de l'importance de placer les troupes coloniales et métropolitaines sous un commandement unique. Londres ne perd pas de temps. En février 1755, Edward Braddock débarque en Virginie avec le titre de commandant en chef. Les Six-Nations avaient été entendues :

William Johnson est nommé surintendant des Affaires indiennes. Il sait quoi faire. Sa politique est claire : fragiliser les alliances franco-indiennes, inciter les alliés des Français à rester neutres. L'objectif de Braddock est militaire : s'emparer du fort Duquesne érigé aux Fourches.

Braddock ne doute de rien, surtout pas de lui-même. Il n'écoute personne, ni Franklin qui le prévient des méthodes de combats utilisées en Amérique, ni les Indiens, Shawnees, Delawares et Mingos, qui lui offrent leur aide en échange de la promesse de leur laisser le territoire après avoir chassé les Français et leurs alliés indiens. Braddock ne leur laisse aucun espoir et les traite avec mépris. Il le paiera de sa vie. La victoire de la Monongahéla sera, avant tout, celle des Indiens.



William Johnson (1715-1774).
(*London Magazine*).

DÉBUT DE LA GUERRE DE SEPT ANS WILLIAM JOHNSON GAGNE SON PARI

Londres prend acte. Il faudra l'invasion de Minorque sur la Méditerranée pour que l'Angleterre déclare la guerre à la France, en mai 1756. La France réplique en juin.

Dans la sacoche de Braddock, abandonnée sur le champ de bataille, Jean-Daniel Dumas retrouve le plan d'invasion de la Nouvelle-France concocté à Londres avant même le déclenchement officiel du conflit. Il faudra quatre ans aux Britanniques

pour le réaliser. Après deux années plutôt catastrophiques (seul Johnson sauve la situation contre Jean-Armand DIESKAU au lac George) marquées par les chutes des forts William Henry et Oswego et la victoire française de Carillon, le vent tourne. William Pitt est aux commandes en Angleterre. L'effort de guerre est sans précédent. La Royal Navy montre toute sa puissance. Le blocus sur l'Atlantique empêche l'envoi de renforts (hypothétiques) et surtout bloque l'arrivée de marchandises de traite. Johnson avait prévenu les Indiens. Les Français sont en position de faiblesse, leur avait-il dit. Les traditionnels présents, si utiles à la bonne amitié, feront défaut.

En 1758, prise de Louisbourg, les Acadiens ont été chassés de leur pays; les forts Beauséjour et Gaspereau sont aux mains des Britanniques. À l'ouest, Johnson déjoue Pierre Pouchot au fort Niagara. Les Britanniques reconstruisent le fort Duquesne qui a été abandonné au lendemain du traité d'Easton (octobre 1758) où George Croghan, devenu l'homme de confiance de William Johnson, réunit autour des Six-Nations des représentants de multiples nations indiennes qui entendent des messages de paix et d'amitié. La question militaire est au cœur des discussions, de même que celle des terres. Les Britanniques prennent des engagements qui donneront naissance aux immenses territoires indiens protégés (provisoire-

ment) par la Proclamation royale d'octobre 1763.

Tous les Indiens n'ont pas abandonné les Français. Ils sont près de 2 000 à Québec en 1759. Ils sont encore quelques centaines à Sainte-Foy en avril 1760.

En 1760, ils assistent en spectateurs à la montée du Saint-Laurent par les 11 000 hommes de Jeffery Amherst. À la prise du fort Lévis, Johnson leur répète : « Ce n'est pas votre guerre. Demain, les Britanniques vous protégeront. Vous serez maintenus sur les terres que vous occupez ». Pouchot qui les croise après avoir rendu le fort Lévis leur lance : « Je vous plains. Les Anglais vous traiteront comme des chiens, comme ils l'ont toujours fait ».

Montréal capitule le 8 septembre 1760. Amherst refuse les honneurs de la guerre aux Français à cause des horreurs commises depuis des années, en particulier à cause du massacre de William Henry.

Les 15 et 16 septembre, William Johnson réunit à Caughnawaga les représentants des Six-Nations et des Sept Feux regroupant les Indiens domiciliés. Le rideau tombe : le sort des Indiens est maintenant entre les mains des Britanniques. Il n'y aura plus de *French and Indian War*. ♦

■ Denis Vaugois est historien et éditeur.

30 ans de culture en revues

sodep

30 ans
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

www.sodep.qc.ca



arts visuels ART LE SABORD | CIEL
VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER |
VIE DES ARTS cinéma 24 IMAGES |
CINÉ-BULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES
création littéraire ALIBIS | BRÈVES
LITTÉRAIRES | ESTUAIRE | EXIT | JET
D'ENCRE | LES ÉCRITS | LIBERTÉ | MÖBIUS |
SOLARIS | VIRAGES | XYZ. LA REVUE
DE LA NOUVELLE culture, littérature et
société ENTRE LES LIGNES | LETTRES
QUÉBÉCOISES | LIAISON | LIVRE D'ICI |
LURELU | NUIT BLANCHE | QUÉBEC
FRANÇAIS | SPIRALE histoire et patri-
moine CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ
| HISTOIRE QUÉBEC | MAGAZINE GASPÉSIE
théâtre et musique CAHIERS DE
THÉÂTRE JEU | CIRCUIT | L'ANNUAIRE
THÉÂTRAL théories, essais et analyses
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN |
ÉTUDES LITTÉRAIRES | INTERCULTURE |
INTERMÉDIALITÉS | L'ACTION NATIONALE |
POSSIBLES | PROTÉE | TANGENCE